

Zeitschrift: Le mouvement féministe : organe officiel des publications de l'Alliance nationale des sociétés féminines suisses

Herausgeber: Alliance nationale de sociétés féminines suisses

Band: 24 (1936)

Heft: 479

Artikel: Choses d'Espagne : une fondation féminine à Barcelone : [1ère partie]

Autor: Champury, H.-C.

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-262344>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

(Quelle est celle d'entre nous, pour le dire en passant, féministe et travailleuse sociale, qui n'éprouve pas, en lisant ce qui précède, un tout petit sentiment d'envie, songeant à ce qu'il sera possible à notre amie de réaliser parmi tant d'améliorations et de réformes sociales si souvent rêvées par nous toutes, et toujours entravées par notre incapacité à nous mêler de la chose publique ?...)

Ce vaste programme, M^{me} Brunschvicg va s'y attacher, en s'entourant d'un état-major féminin, car qui mieux qu'elle est à même de connaître les capacités des collaboratrices qu'il lui faut ? Et ses réalisations, tout en sachant bien qu'elles ne pourront se produire toutes à la fois, nous les attendons avec une ardente sympathie, certaines d'être par ces lignes l'interprète des suffragistes suisses en général, comme des lectrices du *Mouvement* en particulier, pour dire à notre amie nos vœux les plus chaleureux et nos félicitations reconnaissantes.

E. Go.

La place nous manque pour présenter à nos lecteurs avec autant de détails les deux autres sous-secrétaires d'Etat féministes. Mais qui ne connaît, et cela aussi bien en dehors des milieux féministes, Irène Joliot-Curie, l'élève, la collaboratrice, puis la continuatrice de sa mère ? Titulaire du prix Nobel de chimie pour 1935, M^{me} Joliot-Curie est avant tout une chercheuse de laboratoire, et c'est une joie de penser que ces travaux scientifiques d'importance capitale vont, maintenant qu'ils constituent une mission officielle, pouvoir prendre un essor généré trop souvent jusqu'ici par ce que l'on a appelé avec raison « la grande pitié des savants de France ».

Mais si elle est avant tout une scientifique, M^{me} Joliot-Curie est aussi une féministe ardente. Nous l'avions relevé, il y a plusieurs mois déjà, en racontant comment elle avait tenu à présider à Paris, au moment où le prix Nobel venait de lui être accordé, un grand meeting en faveur du droit au travail de la femme, et comment elle avait déclaré à l'une de nos confrères, M^{me} Hélène Gosset, de l'*Oeuvre*, sa conviction profonde dans la justice de notre cause. Cette conviction, elle l'a affirmée à nouveau, lors des innombrables interviews qu'elle a été appelée à donner lors de sa nomination, en déclarant à plusieurs journalistes que ce poste, elle l'avait accepté par devoir féministe, parce qu'en ces temps où le droit au travail des femmes est si âprement combattu, elle voulait de la sorte contribuer à le défendre... Qu'en pensent certaines intellectuelles de notre pays, qui dédaignent le féminisme et le placent bien au-dessous de leurs préoccupations scientifiques ou littéraires ?

Quant à M^{me} Suzanne Lacorre, son nom était jusqu'à la semaine dernière inconnu dans nos cercles féministes. Elle est, nous ont dit des amies françaises, une ancienne institutrice d'un modeste village de la Dordogne, mais qui a appliqué dans ce village des méthodes si remarquables, qui a obtenu des résultats si frappants, qui s'est au cours de sa carrière si complètement consacrée à la cause de l'enfant, que l'on peut attendre d'elle aussi beaucoup dans ses nouvelles fonctions. Est-il besoin de dire qu'à elle, comme à M^{me} Joliot-Curie, vont, aussi bien qu'à M^{me} Brunschvicg, nos vœux de succès dans des activités nouvelles, et nos félicitations les meilleures ?

M. F.



Glané dans la presse...

Dépassement

De notre chère collaboratrice, M^{me} Vuillemin-Challandes, qui de la clinique où elle est en traitement, continue avec une si belle vaillance à rédiger son petit hebdomadaire, le Samedi Soir, ce croquis d'hôpital si justement vu et cette analyse si perspicace et courageuse :

Vous avez une vie active, bousculée même ; vos heures étaient remplies à craquer de devoirs et de plaisirs, et vous étiez à peu près libre de faire des projets et de les exécuter. Et voilà que le cadran de votre existence marque une heure... une heure inattendue, brutale, réduisant votre horizon aux quatre parois d'une chambre d'hôpital. Les dépassements commencent.

Grand étonnement, d'abord, de la rupture entre soi et la vie active : oisiveté presque totale et physionomies nouvelles tout à l'entour, médecins impénétrables, volontiers sybillins, et gardes dévouées en robes blanches. Visites des parents et des amis. Ceux-ci, vous croyez les si bien connaître qu'ils ne vous causeront pas de surprise. Erreur, ils ont pris un visage nouveau, parce

Le Rassemblement mondial pour la paix

Congrès International de Genève (3 au 6 septembre 1936)

Nos lecteurs ont sans doute déjà entendu parler de ce « Rassemblement », dont l'idée a été lancée par l'infatigable apôtre de la paix par la S. d. N. qu'est Lord Robert Cecil. Cette idée de base est de mobiliser l'opinion publique dans tous les pays, et dans tous les milieux, afin d'en faire un instrument plus effectif au service de cette cause primordiale. Car, ne nous y trompons pas : l'opinion publique veut la paix. Mais, mal organisée encore, souvent hésitante, représentée par des forces disséminées ou trop spécialisées, elle n'a que rarement l'occasion de s'exprimer. Elle l'a eue une fois déjà, lors de cette mémorable journée du 6 février 1932 quand la volonté de plus de 200 millions d'être humains en faveur de la paix s'est manifestée par un imposant défilé de représentants des Eglises, des travailleurs, des coopérateurs, des organisations féminines, etc., etc., et elle l'aura une fois encore, en septembre prochain, lors de ce Congrès mondial que l'on prépare activement, et auquel notre journal désire intéresser tous ses lecteurs.

Les quatre principes fondamentaux de la base de ce mouvement sont les suivants :

1. L'inviolabilité des obligations des traités.
2. La réduction et la limitation des armements par accord international et la suppression des profits résultant de la production des armes.
3. Le renforcement de la S. d. N. pour prévenir et arrêter les guerres par l'organisation la plus efficace de la sécurité collective et de l'assistance mutuelle.
4. L'établissement dans le cadre de la S. d. N. d'un mécanisme efficace pour remédier aux situations internationales susceptibles de provoquer la guerre.

Aucun de ces principes n'est dirigé contre un peuple quel qu'il soit, car c'est l'égalité la plus absolue de tous les peuples et de leurs représentants que ce mouvement cherche à réaliser.

Cette idée de mobilisation générale, d'un « union sacrée » des forces de paix a déjà rencontré à travers le monde un accueil enthousiaste. Non

seulement, la plus grande des organisations internationales actuellement au service de l'idée de paix, l'Union des Associations pour la S. d. N., vient de décider d'adhérer au mouvement, mais encore dans plus de 30 pays des Comités nationaux, où sont représentés toutes les tendances et tous les milieux sociaux sont déjà à l'œuvre. En Suisse, un Comité national s'est constitué sous la présidence du professeur Ernest Bovet, secrétaire général de l'Association suisse pour la S. d. N. et un Comité genevois sera très probablement mis sur pied au moment où paraîtront ces lignes.

Il est évident que les organisations féministes, tant internationales que nationales, n'ont pas pu rester à l'écart du mouvement. En ce qui nous concerne plus spécialement, nous suffragistes, nous pouvons dire ici que, soit notre Alliance Internationale pour le Suffrage et l'Action civique, soit notre Association suisse pour le Suffrage, lui ont toutes deux donné leur adhésion. Nombreuses aussi sont celles, parmi nos chefs de file féministes de tous pays qui travaillent activement au succès de ce mouvement : citons ici Mrs. Corbett Ashby, M^{me} Malaterre-Sellier, Miss Courtney et en tout premier lieu, notre amie Rosa Manus (Hollande), l'incomparable organisatrice de nos Congrès suffragistes internationaux, qui, à la demande expresse de Lord Cecil, a accepté la lourde tâche de diriger le secrétariat international. M^{me} Manus est en conséquence venue s'installer à Genève, où d'excellente besogne a déjà été accomplie, les autorités fédérales du Département politique notamment, comme les autorités locales, ayant contribué à lui faciliter la tâche.

Notre journal se trouve donc dans une situation privilégiée pour pouvoir tenir ses lecteurs au courant, quinzaine après quinzaine, du développement de ce mouvement. Nous n'y manquerons pas, car nous, féministes, nous avons une responsabilité toute spéciale en ce domaine. Une responsabilité de femmes, d'abord, qui, certainement plus que les hommes encore, voulons ardemment la paix. Une responsabilité de suffragistes ensuite, qui voulons prouver que notre revendication de participer à l'œuvre publique n'est pas un vain mot.

LE MOUVEMENT FÉMINISTE.

Choses d'Espagne

I. Une fondation féminine à Barcelone

La Catalane possède, au cœur même de Barcelone, un instrument de travail de premier ordre, « l'Institut de Culture et la Bibliothèque populaire de la Femme ». Il fut fondé, voici vingt-cinq ans, grâce à l'initiative d'une femme de cœur, au dévouement infatigable, à l'esprit d'organisation si clair et précis, M^{me} Verdaguer, dont tout le monde parle avec le plus grand respect. Cet Institut prépare la Catalane à ses devoirs de femme, d'épouse, de mère et de citoyenne, selon l'esprit local et selon la plus saine tradition. Cette idée continue à orienter l'Institut dans son évolution incessante.

Au début, ce ne fut qu'une bibliothèque circulaire pour ouvrières ; puis il fallut élargir les cadres, développer, généraliser, et c'est actuelle-

ment une institution complète, avec, d'une part, des classes comprenant huit années d'études et mettant tout au monde au service des élèves, et, d'autre part, une fondation favorisant ses membres associés.

J'ai eu le privilège de visiter en détail l'établissement en compagnie de deux secrétaires, qui m'ont aimablement documentée. Toute l'œuvre est centralisée dans un grand bâtiment construit en quadrangle, dans la ville médiévale ; l'âme en est la chapelle, vouée à Notre-Dame de Montserrat, où un prêtre dit la messe tous les matins, et où l'on compte sur la présence des élèves. Tous les locaux sont inscrits sous un vocable ; noms de saints ou de saintes, de grands littérateurs, de femmes ou d'hommes célèbres en Catalogne, de donateurs de l'Institut. Voulez-vous savoir ce que l'on y trouve ?

Des classes, des ateliers de couture, de dessin, de coupe ; des salles de bains, de douches, de

la pudeur de leur maladie et aussi le mépris des mines dolentes qui semblent mendier les sympathies.

La Réformation et les femmes

Le Jubilé de l'introduction de la Réforme qui vient d'être célébré avec ferveur par toute la Genève protestante ne pouvait manquer de faire évoquer aussi des figures de femmes vaillantes et convaincues qui propagèrent la nouvelle foi. M^{me} Marg. Maire, rappelle dans le Journal de Genève la mémoire de quelques-unes d'entre elles, dont l'ardeur et le zèle de propagandistes font en quelque sorte les ancêtres des féministes :

...Et maintenant, celles qui restent dans la ville, les « évangélistes ».

Les unes sont d'ardentes protagonistes de la nouvelle doctrine, telle cette Claudine, femme de l'apothicaire et syndic Aimé Levet, de Saint-Gervais. Venue à contre-cœur entendre la prédication de Fromment, elle est subjuguée par la puissance de l'Écriture. Elle emporte chez elle un Évangile, s'en nourrit sans répit et convertit bientôt son mari, ses proches, ses voisins. Nouvelle Dorcas, elle renonce à ses ornements, s'en va « accourcée simplement, sans nulle superfluité », comblant les pauvres de ses largesses, exemple pour tous de charité et de pitié.

D'autres sont épouses et collaboratrices de réformateurs ; ainsi Marie Dentièrre, qui, autrefois supérieure d'une abbaye d'Augustines à Tournay, embrasse la Réforme et devient en secondes noces la femme d'Antoine Fromment. Instruite, elle écrit un récit anonyme des événements religieux auxquels elle assiste : *La guerre et délivrance de Genève fidèlement faite et composée par un marchand demeurant en icelle*.

coiffure ; une salle de conférences de 700 places et deux plus petites ; des salles pour la musique, le cinéma, la T.S.F., la dactylographie ; des locaux pour la gymnastique, les danses populaires, la rythmique ; des musées d'histoire naturelle, de technologie, de travaux manuels ; des laboratoires ; une infirmerie d'urgence ; un restaurant économique et un élégant salon de thé ; des cuisines pour les cours aux adultes aussi bien qu'aux élèves ; une bibliothèque circulante avec sa salle de désinfection et son atelier de reliure ; un bureau de placement ; une salle des publications qu'édite l'Institut, une autre pour les périodiques en consultation. En outre, les élèves disposent d'une vaste salle à manger, et même d'une cuisine confor où elles peuvent réchauffer leurs repas. S'il n'y a pas de dispensaire, c'est qu'il en existe un excellent dans le voisinage immédiat.

Le personnel enseignant est presque exclusivement féminin. En me promenant de classes en ateliers et de locaux en bureaux, je n'ai vu que deux exceptions. Les installations et le matériel scolaire sont tout à fait modernes.

L'enseignement se donne exclusivement en catalan, mais le castillan figure largement au programme. Il y a, en ce moment, un intéressant réveil linguistique dans cette province, et je vous assure que cela ne simplifie pas la vie aux étrangers qui tâchent de se débrouiller au moyen des quelques mots d'espagnol qui forment le savoir des touristes !

Les élèves se recrutent dans tous les milieux de la population et, chose bien typique, la finance scolaire varie avec le niveau social des parents ; il existe onze tarifs différents pour le même cours ; la cote des impôts familiaux sert de base pour le classement, mais les élèves sont mélangées. Les études comprennent toutes les branches prévues dans les programmes courants : culture générale, ménage, professionnelle, commerciale, avec, après huit années de travail, un diplôme de fin d'étude. On prévoit des classes mobiles, et, sur demande, de nouvelles disciplines sont introduites et des cours subdivisés.

Je donnerai une mention toute spéciale aux locaux consacrés aux cours de cuisine : chaque jeune fille a, devant elle, sa propre table, et, derrière elle, son petit fourneau de fonte ; les tables sont réunies les unes aux autres, de même que les fourneaux, par des plaques de majolique blanche ; le tout forme deux fers-à-cheval l'un dans l'autre ; au delà de la lignée des fourneaux se dresse une jolie fontaine aux nombreux robinets et bassins, accessible de l'endroit où l'élève travaille. Celle-ci se déplace donc à peine. C'est le meilleur exemple que j'aie vu de « taylorisation » domestique. Quand je passais là, un majestueux chef, le bonnet bien campé sur la tête, enseignait à une dizaine de fillettes ; trois étaient à leur fourneau, d'autres à leur table, et le reste, sur des bancs en amphithéâtre, préparait la partie théorique ; au tableau noir figuraient les recettes des plats du jour et les prix de revient.

Des séances de cinéma ont lieu tous les dimanches ; les élèves et leurs familles y sont conviées à tour de rôle. Vous pensez bien que tous les films ont été « visionnés » avant qu'ils leur soient soumis. Ils sont sérieux, instructifs et délassants. Comme le côté religieux de l'Institut entre en ligne de compte, on organise pour toutes les élèves une retraite de trois jours, une fois l'an, sans toutefois qu'il leur soit nécessaire d'interrompre leurs études.

Les parents sont tenus au courant du travail et

Mais à côté de ces leaders féminins de la foi réformée, il est d'autres femmes, simples et ignorantes, que M^{me} Th. Pittard fait revivre de façon pittoresque dans le *Messageur social* de Genève, jetant en même temps une lumière significative sur le régime de fer de la Genève calviniste :

...La théologie nouvelle qui, bientôt, sera imposée au peuple par une discipline rigoureuse, jeta la confusion dans bien des esprits et rencontra des résistances. Les registres du Consistoire et ceux du Conseil mentionnent de nombreuses interventions de la Vénéralable Compagnie et de la Seigneurie dans la conduite spirituelle des habitants. On se contentait, pour l'heure, d'obtenir la connaissance parfaite de l'oraison dominicale, récitée en français, épreuve obligée et décisive pour la conversion. Bien que Dame Bergeron proteste de sa bonne foi, qu'elle apprécie toutes les prédications, qu'elle prie Dieu le Rédempteur, en latin, ainsi que ses parents le lui ont enseigné, qu'elle dit l'*Ave Maria* et le *Credo* de la même manière qu'on le récitait autrefois... elle devra « fréquenter les sermons et, dans quelques jours, prier Dieu en langage maternel » (1542). Indocile, Française, surnommée « la drolière », régime. Qu'on la laisse donc en paix ; elle a dit l'oraison, « ainsi qu'elle a scieu » et Jehane Corajod déduit avec raison « que ce n'est pas à Etrebrières, où elle labourait et garde les bêtes, qu'elle a pu ouïr les sermons, cependant elle n'a pas entendu la messe ; elle sait, du reste, l'oraison, prie Dieu en son cœur, car la langue ne fait rien si le cœur ne le dit ; elle observe le carême et entend ce c'est bien ; ainsi le lui ont enseigné ses prédécesseurs ; enfin, elle communie au salut de son âme ». Ce bon vouloir ne peut qu'être encouragé ! Jehane Corajod prendra la

de la conduite de leurs filles par un bulletin mensuel; elles subissent des examens trimestriels. Le jury est choisi en dehors du corps enseignant, et il existe un comité technique et un corps consultatif.

(A suivre.)

H.-C. CHAMPURY.

L'idée marche... enfin !

(Suite de la 1^{re} page.)

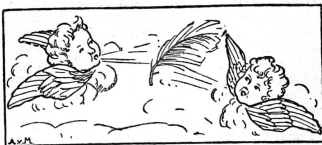
Seulement, et ceci confirme notre thèse, l'on nous assure, de différents côtés, que ces nominations ne sont que le prélude de la victoire du suffrage féminin en France, que l'un des innombrables projets qui sommeillent dans les tiroirs parlementaires va être prochainement discuté et voté, et que le fait que des femmes occupent maintenant de si hautes fonctions publiques, et sont à même d'y donner toute leur mesure, va imprimer un puissant élan à notre cause. L'on nous a fait remarquer aussi, et cela est certainement très significatif, que lorsque le Ministère Blum s'est présenté pour la première fois devant la Chambre, le porte-paroles d'un groupe de droite, M. Xavier Vallat, n'a eu que des attaques, parfois même, des insultes à la bouche, contre le gouvernement, obligeant même le président à suspendre la séance, et que le seul point du programme Blum qui ait trouvé grâce devant ses yeux a été la participation des femmes à la vie publique. Dans la bataille qui fait rage actuellement entre la droite et la gauche, le vote des femmes serait-il un trait-d'union ?...

Enfin, car, au milieu de tout ceci, il est bien permis de penser aussi un peu à soi, notre conviction profonde est que les droits politiques des femmes une fois définitivement reconnus en France, la situation serait fortement changée chez nous. Nous avons, en Suisse romande, trop de relations avec nos grands voisins, nous nous inspirons trop directement de leur pensée, de leurs écrits, bref de toutes leurs manifestations intellectuelles, pour que, dans le domaine qui est le nôtre, cette influence ne se marque pas aussi. Nous savons, certes, que nous avons à vaincre des difficultés qui ne sont pas celles des Françaises, et notamment celle de la consultation populaire, qui est bien le plus terrible obstacle qui se soit jamais rencontré sur la route du suffrage féminin; nous savons aussi que confinés dans l'égoïsme d'une vie routinière, trop de femmes — et trop d'hommes — qui n'ont pas vécu dans leur chair et dans leur cœur la terrible expérience de 1914-1918, harrent encore chez nous par leur coupable indifférence le passage à l'élan de l'opinion publique qui se manifeste de plus en plus outre-Jura en faveur de notre cause, et que le poids de cette masse amorphe gêne nos efforts tout autant que l'opposition déclarée de l'antidémocratie réactionnaire... Tout de même, les récents événements de France ouvrent à nouveau devant nous des perspectives inespérées...

Et s'il faut pour cela passer par la même voie que les suffragistes françaises, et faire faire aux femmes l'apprentissage des responsabilités avant de leur en conférer le droit, nous sommes prêts. A ceux de nos Exécutifs, gouvernement fédéral ou gouvernements

cantonaux, qui loyalement voudraient tenter dans le cadre de nos institutions constitutionnelles une expérience analogue à celle de M. Léon Blum, que ce soit M. Motta ou M. Pillet-Golaz, le gouvernement genevois, actuel ou futur, les radicaux vaudois, ou les libéraux neuchâtelois... chaque suffragiste, nous le savons, répondra à l'appel de son nom: «Présente.» Pas pour nous, personnellement, bien entendu. Mais pour la Cause.

E. Gd.



DE-CI, DE-LÀ

Statistique significative.

On compte en France 3 millions de femmes chefs d'établissements ou d'industries, 2 millions de femmes agricultrices possédant une terre, 198.000 femmes occupées dans l'industrie, 250.000 dans le commerce. 150.000 femmes pratiquent une carrière libérale, 2 millions et demi sont fonctionnaires et ouvrières, et 1 million infirmières et professeurs libres. Au total: 7 millions 837.000 femmes qui exercent une activité professionnelle.

«Ce qui, ajoute le Temps, — oui, le Temps lui-même! — constitue une foule qui pourrait commencer à dicter ses volontés.»

Nouvelle profession féminine.

Dans une des conférences organisées dernièrement par l'Association des femmes professionnelles d'Autriche, une oratrice a déclaré que les femmes étaient particulièrement douées pour la profession de «propagandiste» et de «chef de réclame», leur intuition et leur imagination pouvant leur être très utiles pour gagner la clientèle. Cette profession est, paraît-il, très intéressante et lucrative!

La Conférence d'études du comité pour la paix et le désarmement des organisations féminines internationales

(Genève, 10 et 11 juin 1936)

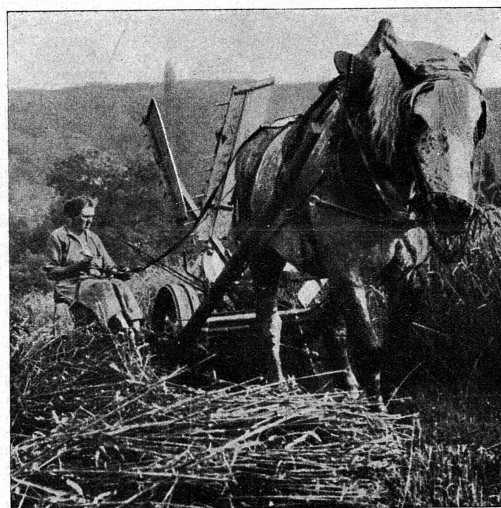
Ce fut certainement un grand succès que cette Conférence d'études que notre journal avait annoncée à ses lecteurs, et notre seul regret est qu'un plus nombreux public n'en ait pas suivi les débats. Il est vrai que pour une «Conférence d'études», une bonne quarantaine de personnes représentent un auditoire tout à fait suffisant, si l'on veut que des discussions et des échanges de vues s'engagent à fond; mais, d'autre part, plusieurs de ces exposés ont ouvert si largement des horizons nouveaux, ont si bien permis de mieux comprendre des conceptions opposées qu'il est dommage que de plus nombreuses féministes n'aient pas saisi cette occasion. Car, si toutes nous souhaitons et voulons la paix,

ne devons-nous pas savoir, si nous voulons travailler pour elle, les bases sur lesquelles il est possible de l'établir, et la cause des principaux dangers qui la menacent? et n'est-il pas de notre devoir de suffragistes de nous faire une opinion raisonnée, au lieu d'aller répétant, comme cela est trop souvent le cas, des clichés accommodés à la sauce du journal où nous les avons trouvés?

De tous les problèmes touchant à la paix dont l'actualité préoccupe chacun, le plus brûlant est bien celui de la sécurité internationale. Il a été traité à cette Conférence selon une procédure nouvelle chez nous, et appelée en Amérique *panel system*: trois orateurs, après avoir fait connaître leur point de vue au public, le discutent ensuite entre eux avant que les membres de l'auditoire soient admis à leur poser des questions. C'est ainsi que l'on entendit d'abord M. Th. Ruysen, secrétaire général de l'Association pour la S. d. N., exposer avec une clarté et une maîtrise admirables les causes aussi bien psychologiques que politiques des échecs de la S. d. N. pour assurer la sécurité, et par conséquent les remèdes auxquels il faudrait, à son avis, pouvoir recourir; alors que M. Jentsch, membre allemand du Groupe consultatif international, plaide la cause de la révision pacifique des traités, seule base possible, selon lui, à la sécurité, et que M. Pickard (Société des Amis), avec un humour tout britannique, montra comment cette idée de la sécurité avait évolué au cours de ces dernières années. On entendit encore ce jour-là M. Pitman Potter, professeur à l'Institut des hautes études internationales, qui apporta d'intéressantes précisions sur l'état d'esprit en cette matière aux Etats-Unis, et M^{me} Plaminkowa, sénateur de Tchécoslovaquie, dont la voix autorisée fit valoir la conception de la sécurité dans son pays.

La seconde journée de cette Conférence fut entièrement consacrée aux questions économiques dans leur relation avec le problème de la paix. Ce fut d'abord une étude d'une belle inspiration de M. P. Martin, du B. I. T., sur *La justice sociale et la paix*, étude dont les conclusions assez pessimistes quant aux menaces de guerre et à la solution des difficultés accueilles, mirent d'autre part l'accent sur l'importance des valeurs morales; puis une causerie de portée pratique sur *Le rôle des femmes dans la vie économique et pour la paix*, dite avec autant de bonne grâce que de netteté par une jeune économiste de Hollande, M^{me} Posthumus van der Goot, fondatrice de ce Groupe de jeunes féministes, dont il a été parlé dans un précédent numéro du *Mouvement*. Nombre de ses affirmations sur le pouvoir économique de la femme comme consommatrice, sur la nécessité pour elle de connaître ce pouvoir et de s'unir à d'autres femmes pour le réaliser, sur l'importance de l'établissement de l'indice de consommation sur des bases sûres, soit sur des budgets familiaux élaborés par les femmes, etc., nous ont rappelés des enseignements proclamés à la *Saffa*, et malheureusement restés lettre morte depuis lors. Il y aurait là pourtant pour des femmes une tâche à remplir plus utile et tout aussi pratique que de tricoter des pull-overs...

Tâche utile surtout quand on réalise, comme l'ont pu faire les participantes à cette Conférence, les relations étroites entre la paix et les circonstances économiques actuelles. Et cela, c'est ce que vint dire de façon magistrale le célèbre économiste français, M. F. Delaisi, soit dans la conférence à la fois spirituelle et documentée qu'il fit au nombreux public accouru pour l'entendre à un déjeuner fort animé servi à l'Hôtel Bellevue, soit par l'admirable exposé si riche en faits, en chiffres,



Cliché Mouvement Féministe

Travail féminin de saison

Cène, toutefois, elle devra demeurer plus longtemps dans la ville pour y fréquenter les sermons et le catéchisme (1542). C'est maintenant Thévène Peronet, «relaisée», qui explique sa défaillance. Son mari étant malade, «elle a fait un *voto* parce qu'elle fut malade et s'en repent de bon cœur. Elle prie mercy à Dieu, à la Seigneurie, à la Compagnie et, maintenant, connaît bien la faute qu'elle a faite et s'en trouve malcontente...» Thévène se sent pressée d'ajouter qu'au premier sermon, à St-Pierre, le dimanche, «elle entendit de belles paroles et raisons, que c'était un joli homme barbu qui prêchait, qu'elle ne pria pas la Vierge Marie mais le Seigneur tout seul et non autrui» (1543). Se rebeller entraînait l'exil. Ceux qui conservaient des opinions *paristes* recevaient l'ordre de «vider la ville avec leurs biens». Le Consistoire envoya «la Pernodie au Petit Conseil, pour ce qu'elle n'est point instruite et ne veut point pardonner à sa fille, car elle ne dit point en priant: «Pardonne-nous nos offenses». La coupable devra passer vingt-quatre heures en prison, être instruite en peu de temps, sinon, elle sera chassée de la ville.

Pour le vote des femmes

Lors de la campagne électorale du mois dernier en France, M. Louis Marin, président d'honneur de la Ligue française pour le droit des femmes, a lancé à la Radio, par l'intermédiaire du poste du Petit Parisien, un *délicieux* appel aux électeurs, dont nous détachons les passages suivants. (A ce propos, nous ne pouvons nous empêcher 1. de faire remarquer que les postes français de T. S. F. ne considèrent pas comme nos postes suisses le *suffrage féminin* comme un sujet tabou; 2. de nous demander lequel de nos hommes politiques aurait le cran en pleine campagne électorale

de prendre ainsi catégoriquement position en notre faveur?... Hélas!...

...On nous oppose un préjugé que l'on décore de prétextes misérables. Il est facile à combattre. Nous placerons nos doctrines, pour leur donner plus de force, sous les plus hautes autorités.

L'inégalité entre les sexes, dit Turgot, est en raison directe de la barbarie. L'expérience nous apprend, constate Stuart Mill, que chaque pas dans la voie du progrès a été invariablement accompagné d'une élévation d'un degré dans la position sociale des femmes, ce qui a conduit des historiens et des philosophes à prendre l'élévation ou l'abaissement des femmes pour le plus sûr et le meilleur critérium, pour la mesure la plus commode de la civilisation d'un peuple ou d'un siècle.

Même remarque chez Herbert Spencer et bien d'autres.

Par la conversation et par leur influence, écrit Emerson, les femmes sont les civilisatrices du genre humain. Qu'est-ce que la civilisation? Je réponds, c'est l'influence des femmes de bien.

Que serait, dit Edgar Quinet, une République, une démocratie à laquelle manqueraient le génie de la femme? Ferons-nous notre œuvre sans elle? Ravaler la femme, c'est ravaler l'homme. Les deux sexes sont solidaires l'un de l'autre pour l'espèce. Le degré de civilisation se mesure par l'accord ou la désunion intellectuelle des deux sexes; point de règle plus sûre.

Nommerai-je Victor Hugo, Jules Favre, Emile Deschanel, Victor Schœlcher, Louis Jourdan, Laboulaye, Emile de Girardin, Emile Olivier, Eugène Pelletan, Léon Richer, Alexandre Dumas, Briand, Viviani, le docteur Charles Richer et combien d'autres. Et, à l'heure présente, MM. Briand, Viviani, le docteur Charles Richer et Louis Marin, Léon Blum.

Devant le sentiment unanime de tous les plus grands penseurs, car nous pourrions multiplier les citations à l'infini, il ne faut pas s'étonner si les nations, très nombreuses, qui ont réalisé cette réforme, se considèrent comme arrivées à un stade supérieur de civilisation. C'est ce qui faisait dire à Lady Astor, membre de la Chambre des Communes:

Je classe un politicien dans la catégorie des progressistes ou des réactionnaires, selon son attitude dans la question du vote des femmes: s'il désire réellement le progrès social et moral, il accueillera favorablement le vote des femmes; si, au contraire, il le craint, vous pouvez être certain qu'il a peur que le niveau moral ne soit élevé beaucoup plus qu'il ne voudrait.

Remarque profonde appliquée selon les circonstances et aux partis politiques et aux nations.

La première femme médecin en Chine

De La Tribune de Genève, ces détails sur la vie d'une vaillante pionnière féministe en Extrême Orient qui vient de fêter ses 75 ans.

Ce qu'Elisabeth Blackwell fit pour l'Angleterre Aletta Jacobs pour la Hollande, Gabrielle Posaner pour l'Autriche, Charlotte Steinberg pour la Hongrie, Dschamei Kin le fit pour l'Extrême-Orient. Elle fut la première femme qui obtint après de dures luttas son doctorat en médecine. Mais elle n'est pas seulement médecin; elle est aussi une apôtre. Rien de ce qui touche à l'évolution de la femme asiatique ne lui est étranger. Rien non plus, de son état social.

Encore jeune fille — de très bonne famille — Dschamei Kin part pour les Etats-Unis. Elle y étudie les sciences naturelles et la chimie. Cependant qu'elle commençait ses études, elle se rendit compte que son pays avait besoin surtout

de médecins, de savants ensuite. Elle changea son orientation. A New-York, elle se mit courageusement au travail à l'école de médecine.

Son zèle fut si grand, son intelligence était telle que les juges — encore qu'excessivement sévères à son égard — durent reconnaître ses indiscutables qualités et lui octroyer le brevet de médecin. Elle commença à pratiquer aux Etats-Unis mêmes, à l'hôpital chinois. Mais le gouvernement de son pays, soucieux de s'assurer la collaboration d'une femme aussi capable et énergique, la rappela. Elle avait alors trente-cinq ans. Quelle responsabilité pour ses fragiles épaules! On lui confia d'emblée la direction d'un hôpital-clinique de femmes dans le nord de la Chine, à Tien-Tsin.

Il y avait tout à organiser: école pour gardes-malades, école pour jeunes médecins, hôpital, pharmacie, ambulance. Il fallait tout installer, tout faire marcher dans quatre vieux bâtiments insuffisants. Il est vrai que le gouvernement avait promis de construire; mais connaissant les habitudes de son pays, Dschamei Kin n'attendit pas la réalisation des promesses faites. Elle s'organisa elle-même. Un des bâtiments fut démoli, un autre aménagé, le troisième transformé, la quatrième complètement rasée, puis reconstruite. Ce qui pressait le plus, c'était l'introduction de notions modernes d'hygiène, d'une chirurgie rationnelle. Pour cela, la doctoresse forma un groupe de gardes-malades et de jeunes praticiens, complètement dévoués à sa personne. Après une préparation de base, les élèves doués étaient envoyés pendant deux ou trois ans, soit en Angleterre, soit aux Etats-Unis pour compléter leur éducation médicale. La Chine possède aujourd'hui toute une pleiade de médecins indigènes, de jeunes femmes gardes-malades admirablement formés. Tout cela, c'est l'œuvre de Dschamei Kin.